

LES CHIENS ET LES LOUPS D'IRENE NEMIROVSKY: L'ALTERITE JUIVE

Ana Pedroso Fernandes
FCT- CLEPUL
afpedroso@gmail.com

Résumé : l'auteur propose une lecture simultanément identitaire (juive) et féminine du roman *Les chiens et les loups* d'Irène Némirovsky.

Mots-clés : Némirovsky – juif – identité – féminin.

Abstract : the author proposes a simultaneously identity (Jew) and feminine reading of the novel *Les chiens et les loups* by Irène Némirovsky.

Keywords: Némirovsky – Jew – identity – woman.

Écriture féminine ou écriture masculine? Cette question, posée il y a quelques décennies et qui a suscité la naissance d'études littéraires dans ce domaine pendant les années 60 du XX^{ème} siècle, reste encore sans réponse précise et rigoureuse. Il n'est pas très fréquent de trouver des auteurs féminins qui aient été témoins et victimes d'une période aussi sanglante et terrible de l'humanité que la Seconde Guerre Mondiale. Nous avons trouvé une auteure d'une écriture passionnante et qui fait le portrait d'un moment particulier de l'Histoire, mais d'un point de vue particulier.

Au lieu de discuter de la spécificité du masculin ou du féminin dans le roman, nous avons plutôt voulu comprendre comment un écrivain francophone presque inconnu, Irène Némirovsky, a contribué à l'épanouissement d'une littérature judéo-nationale, en introduisant la problématique identitaire juive dans toute son œuvre.

Irène Némirovsky, un écrivain à redécouvrir

Née à Kiev, en 1903, fille de banquier, elle est forcée de quitter sa terre natale lors de la révolution d'octobre 1917. Temporairement cachés à Moscou, les Némirovsky doivent s'enfuir en Finlande avant de se fixer à Paris en 1919, où le père refait sa vie de banquier.

Élevée par une institutrice française, Irène Némirovsky porte en elle comme langue maternelle autant le russe que le français. Complètement abandonnée à elle seule dans une ville étrangère, Irène Némirovsky se réfugie dans ses lectures (Maupassant, Huysmans, Wilde) et se soulage dans ses écrits.

À 26 ans, elle publie son premier roman, *David Golder*, vivement célébré par la critique. Elle publiera successivement neuf romans et un recueil de nouvelles au cours des années 30, laissant trois livres qui seront publiés à titre posthume et les deux premières parties du roman inachevé, *Suite française*.

Nous avons choisi comme objet de notre étude son dernier roman, publié de son vivant, en 1940, *Les chiens et les loups*, car celui-ci est un bon exemple de l'écriture de cet auteur.

Les Chiens et les loups présente un caractère fortement autobiographique¹, ceci le sens où l'univers juif et les déplacements forcés y sont très présents. Roman de témoignage, *Les Chiens et les loups* révèle les bouleversements de l'entre-deux-guerres

1 Caractéristique que Béatrice Didier (1989: 62) accorde particulièrement à l'écriture féminine, tout en la désignant d'« égocentrique ».

et tient toutes les marques du destin personnel de son auteur.

Au centre du roman trois personnages principaux natifs d'Ukraine : d'un côté, Ada et Ben, les deux cousins pauvres; de l'autre, leur riche cousin Harry, tous les trois forcés de partir à Paris après le pogrome, événement qui pourrait très bien être celui qui marque l'année de la naissance d'Irène Némirovsky.

Cette œuvre mélange le témoignage historique et le témoignage intime, en nous laissant, à nous lecteurs des générations futures, l'expérience vécue et ressentie. Ce qu'Irène Némirovsky décrit à travers Ada et Harry n'est que son histoire à elle et celle de ceux qui l'entourent. Voilà pourquoi on peut dire que son œuvre est le témoignage d'un témoignage, de ce qu'elle a vécu et senti et de ce qu'autrui, son prochain, a raconté de son existence.

Ses personnages manifestent une profonde dualité qui dénote leur échec à s'assimiler à une nouvelle culture occidentale. Tout rapproche Ada de Harry, cet Israélite occidentalisé qu'elle aime dès son enfance; cependant son caractère, ses réactions démontrent qu'elle reste proche de Ben, le « sauvage », qu'elle a épousé sans amour. Bien qu'Harry ait épousé la descendante d'une vieille famille de banquiers français, Laurence, il se sent toujours triste et son assimilation illusoire se déchire quand il revit son enfance à travers les toiles d'Ada. Sa rencontre avec cette jeune fille, leur passion commune, va lui révéler que, malgré sa culture, son raffinement, il est resté juif.

La réapparition de ses cousins « sauvages » éveille chez Harry une judéité oubliée, mais dont il est très fier. Sa crise d'identité débute même avant qu'il ne rencontre Ada : découvrant par hasard les tableaux de sa cousine, Harry est profondément bouleversé (Némirovsky, 1940: 138). Ces toiles lui font remémorer non pas des souvenirs, mais un être, des sentiments, un savoir qui, selon son milieu et son éducation, ne devraient pas lui appartenir. Il se découvre double et cela déclenche une crise identitaire, traduite par des gestes, des attitudes, des sentiments qu'il n'a jamais éprouvés ou appris, ni même vus (*idem*: 199-200). Il incarne donc une identité juive héréditaire qui ressurgit et s'impose. Même si on présente Ben et Harry comme deux pôles apparemment opposés, leur ressemblance est effective, soulignant l'altérité juive.

Les trois personnages, Ben, Ada et Harry se rapprochent par leur caractère sauvage. Cependant c'est cette "sauvagerie" qui distingue Ada et devient un trait de sa psychologie.

Si nous lisons *Les Chiens et les loups* comme un roman d'analyse psychologique

traditionnel, nous pouvons avoir tendance à voir le judaïsme comme un élément secondaire, cependant tous les clichés et stéréotypes juifs y sont présents et méritent une analyse plus détaillée.

Les stéréotypes juifs

Dès le premier chapitre de l'œuvre, les éléments associés d'habitude au judaïsme sont tous là: le père d'Ada est commerçant-voyageur et souhaite pour sa fille un avenir réussi : « parce qu'il était Juif, il ne suffisait pas de voir, en rêve, sa petite fille bien nourrie, bien soignée et, plus tard, bien mariée. Il eût aimé trouver en elle quelque talent, quelque don extraordinaire » (*idem*: 23).

Comme le constate Lehrmann, « le Juif ne se contente pas d'une vie paisible [...] Il a tendance à se détourner de la quiétude de la vie présente pour préparer un avenir meilleur, où règnera, espère-t-il, une paix réelle » (1961: 151).

Ce qui est répété c'est l'ambition de la race : « Une petite Juive, née dans une roulotte. Rien n'était impossible aux Juifs. Tous les chemins leur étaient ouverts. Ils montaient jusqu'à de vertigineuses hauteurs » (Némirovsky, 1940: 116) même si ce parcours n'est pas toujours très linéaire : « Chez les Juifs, tout se faisait par sauts et par bonds. Bonheur et malheur, prospérité et misère fondaient sur eux comme le tonnerre du ciel sur un bétail. C'était ce qui engendrait en eux à la fois une perpétuelle inquiétude et un invincible espoir » (*idem*: 99).

C'est aussi dans l'espérance d'un avenir meilleur que le père d'Ada consent (et finance même) son départ à Paris : « Il ne s'agissait pas de raison, mais d'un rêve. Ce départ était un saut dans l'inconnu. On pouvait se rompre les os ou gagner une fabuleuse fortune » (*idem*: 126).

Ben incorpore parfaitement cette inquiétude qu'il confond avec sa vie d'aventuriers et d'illégalités qui ménage la perte des banquiers Sinner. Déjà le grand-père d'Ada, « tout jeune homme il s'était échappé de son ghetto et il avait voyagé en Russie et en Europe. Celui-là n'était pas poussé par la soif de l'or, mais par celle de l'étude » (*idem*: 26). Il conserve les stéréotypes d'une race vouée au déplacement, déracinée ; en même temps qu'il échappe à une ambition matérialiste, il maintient le désir de vaincre intellectuellement. L'héritage juif reste celui des affaires : « Il avait repris le commerce de son père qui était bijoutier » (*idem*: 26).

L'argent apparaît comme une obsession :

L'argent était bon pour tout le monde, mais, pour le Juif, il était aussi nécessaire que l'eau, que le souffle. Comment vivre sans argent? Comment payer les pots de vin? Comment faire entrer les enfants à l'école, lorsque le pourcentage des admissions était dépassé? (...). Comment échapper au service militaire? Ah! mon Dieu, sans argent, comment vivre?" (p.33), comme un dieu que l'on vénère ("Le père d'Ada allait de temps en temps à la Synagogue, comme on va rendre visite à un capitaliste qui pourrait, s'il le voulait, vous aider dans vos affaires, ou même vous tirer à jamais de la pauvreté, mais qui a trop de protégés, trop de solliciteurs (...) mais on peut toujours se mettre sur son passage... Pourquoi pas? Il vous remarquera peut-être? (*idem*: 57).

Ben envisage les négoce avec malice et convoitise, calculant tous les procédés à mettre en œuvre afin de faire échouer son cousin Harry : « - Moi aussi (...) que l'on me donne quelques années seulement, et je serai le maître de bien des choses et de bien des gens qui me traitent maintenant comme la boue de leurs chaussures » (*idem*: 239) ;

Toi qui nous regardes de haut, qui nous méprises, qui ne veux rien avoir de commun avec la racaille juive! Attends un peu! Attends! et on te confondra de nouveau avec elle! Et tu te mêleras à elle, toi qui en es sorti, toi qui as cru en échapper! Comme je t'ai toujours détesté! (...) Mais attends un peu! et on verra qui de nous sera le plus heureux, qui aura le plus d'argent, toi, riche, gâté dès l'enfance, ou moi, pauvre Juif misérable! (*idem*: 242-243).

Physiquement, les Juifs sont décrits avec tous les traits d'une image préconçue : « La tante Rhaïssa était une femme *maigre, vive, sèche, menton et nez pointus*, langue acérée, *œil brillant* et aigu comme la pointe d'une aiguille »² (*idem*: 27). De même le vieux Sinner « avait un visage maigre, jaune et rude, un grand nez d'une forme étrange, comme si un coup de poing l'eût cassé en deux, une arcade sourcilière profonde...» (*idem*: 93). La description de Harry va dans le même sens : « Il était brun ; il avait une figure fine, mobile et sarcastique, *un nez mince, un long cou* » (*idem*: 139).

Race à part, qui tente de s'assimiler à la culture du pays adopté, les Juifs restent malgré tout à l'écart : « Nous ne sommes pas des logiciens, nous ne sommes pas des cartésiens, nous ne sommes pas des Français, nous » (*idem*: 150).

Le beau-père français de Harry exprime tous les préjugés envers les Juifs :

Ils surgissaient brusquement à vos côtés, avec ce petit sourire ironique et angoissé, particulier à ceux de leur race. Tout lui déplaisait dans la maison des Sinner. Un luxe de mauvais goût. Un gaspillage

² C'est nous qui soulignons.

insensé! Ces femmes... Ah! mon Dieu, cette mère, cette grosse Juive, couverte de bijoux! Et les tantes, précieuses, affectées, lisant Nietzsche... Cette tribu!... (*idem*: 170-171)

d'où l'on peut déduire déduit un sentiment de mépris et de jalousie.

Appartenant à un même monde, mais séparés par la frêle ligne de l'argent, Ben et Ada, d'un côté, et Harry, de l'autre, forment les deux revers d'une même médaille. Et le titre, repris à l'intérieur du texte, le réaffirme.

Les chiens et les loups, deux espèces réunies par la conjonction de coordination mais qui se heurtent et s'affrontent dans une même animalité et sauvagerie. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà noté, cette caractéristique est commune aux trois protagonistes. Mais ce titre peut aussi être envisagé comme une métaphore du judaïsme³.

Prenons comme point de départ le passage où le titre est repris : « Toute sa chair [de Harry] se hérissa comme celle d'un petit chien, bien nourri et soigné, qui entend dans une forêt le cri affamé des loups, ses frères sauvages » (*idem*: 117). Ce sont donc les deux mondes d'un même peuple qui se heurtent : celui des Juifs riches comme s'il s'agissait d'un animal domestiqué, poli (les « Israélites »), et celui des Juifs pauvres, « sauvages », commencement d'un Orient occidentalisé (les « Juifs de l'Est »). Bien que tous les deux puissent coexister dans un même espace, leur cohabitation est sujet de reproches et d'envie. Leur point commun est leur caractère sauvage, d'ailleurs répété à plusieurs reprises dans le texte : « murmura-t-il sauvagement » (*idem*: 302) ; « Ainsi les bêtes sentent l'orage » (*idem*: 303-304).

Harry, menacé par une faute qu'il n'a pas commise, reprend tous les gestes conventionnels de sa race : « (...) il se balançait doucement dans l'ombre comme l'avaient fait avant lui tant de changeurs à leurs comptoirs, tant de rabbins courbés sur leurs livres, tant d'émigrants sur le pont des bateaux; et, comme eux, il se sentait étranger, perdu et seul » (*idem*: 305).

Le plus sauvage des trois s'est enfui et le plus « domestiqué » est sauvé par Ada qui se sacrifie (et sacrifie son amour) en retournant à un Orient de misère et de troubles. On aurait pu faire une lecture antisémite du roman, qui voit les juifs comme un peuple à part, un État dans l'État, un peuple nomade, inassimilable. En tant que Juive, et ayant connu tous les périls d'une époque menaçante, l'entre-deux-guerres, Irène Némirovsky

³ Aspect largement développé par Martina Stemberger (2006: 135ss).

aurait pu bâtir un roman sur le thème de l'antisémitisme, cependant elle a préféré révéler l'impuissance d'une assimilation et le retour à la condition juive à travers le personnage d'Ada. Ce qui se passe en effet dans ce roman c'est la mise en relief de la ressemblance effective entre Ben et Harry et la différence insurmontable entre celui-ci et sa femme, Laurence, pour souligner l'altérité juive et sa permanence.

Références bibliographiques

CARREROT, Olivier « Portrait d'Irène Némirovsky », <http://www.ombres-blanches.fr/>

CORBATÓN, José Giménez (1999). « Irène Némirovsky. Literatura de puño cerrado », *Quimera. Revista de literatura*, n° 182, pp.51-57.

DIDIER, Béatrice (1981). *L'écriture-femme*. Paris: PUF.

NEMIROVSKY, Irène (1940). *Les chiens et les loups*. Paris: Albin Michel.

RENARD, P. (1993). « Irène Némirovsky. Une romancière face à la tragédie », *Roman 20-50*, n° 16, pp. 165-174.

STEMBERGER, Martina (2006). *Irène Némirovsky: Phantasmagorien der Fremdheit*. Würzburg, Königshausen & Neumann, « Epistemata. Reihe Literaturwissenschaft ».

THAU, Normand David (1997). « Bonheur du citoyen, malheur de l'écrivain. Pauvreté du roman judéo-français, richesse du roman judéo-allemand dans l'entre-deux-guerres », *Études littéraires*, vol. 29, n° 3-4, pp. 61-80, <http://id.erudit.org/iderudit/501171.ar>